

Chawki Abdelamir

## Delta du nom

traduit de l'arabe par Philippe Delarbre  
en collaboration avec l'auteur

Nous tous levés  
dans les forêts de la présence

Le chemin est lignée  
qui aveugle  
avance d'un pas ferme

Rien ne le dépouille  
de vêtements de ruines et de mains

Nous tous levés

Pas de nuit de fuite ou de feu

Que faire du bras  
qui cessera de saigner

Nous tous levés  
face au mur  
qui témoigne et m'accuse

Sud

Patrie de l'épi  
dévorée par la braise  
Collier d'une aube ancienne  
qui roule sur une gorge

Femme comme l'alphabet  
Tablette comme la blessure

La langue est poussière  
et reste sans écho

Sud  
lit du ciel

Les couleurs ne sont pas  
l'eau des fleurs

La terre cuite n'est pas  
ma main

Les blessures du matin ne sont pas  
mon sang

Un œillet rouge  
déploie la terre du temps

Le sommeil s'enfonce  
dans les robes de la nuit

Le papyrus qui macère  
dans l'eau croupie  
revêt  
l'armure d'un soldat mort

La lettre d'un lointain  
oublie  
dans l'air de ma chambre  
des lèvres et une blessure

Elle a laissé  
un soleil  
dans le miroir

Bagdad était  
voile abbasside qu'on enflamme  
Zyriab\* était  
dans la gorge de la langue arabe  
premier minaret élevé à la vie  
Le Tigre était  
rime et flot d'une épopée

Elle a laissé  
un hier  
dans le miroir

Brûler un vaisseau  
pour ne pas revenir  
Se cacher dans une étoile  
pour partir  
Arracher un palmier  
pour demeurer

Elle a laissé  
une tombe  
dans le miroir

Pour être Andalousie

Elle est  
au-delà du désert arabe  
Elle est  
pieds d'un matin froid  
Elle est Rub'Al Khali  
bannière blanche des siècles enterrés  
et des manifestants morts  
Elle est Arabie  
dos au mur de l'Histoire  
douleur aux yeux bandés

---

\* Musicien et chanteur de l'époque abbasside (IX<sup>e</sup> siècle après J.-C.)

Sur les monts de Seurat  
un goéland derrière lui  
traîne une nuit  
troupeau d'étoiles noires  
vent transpercé de bras  
relief d'une nuit  
temps d'un cuivre  
oublié au soleil

Clameur  
d'un désert qui me scrute

Désert  
est ma main

Le sommeil de l'aigle est statue  
sculptée pour le vent

Le dictionnaire est prison  
découvrant l'absolu

La langue est fosse  
que l'eau peut remplir

La nuit est grotte  
pour un dieu sur la terre

Le silence est écriture  
sur la nudité

Le laurier-rose est fleur de l'oubli  
sur les pas de la blessure

Viens à moi  
Aden

Des nuages de charbon s'avancent, les mains repliées comme des ronces.  
Cortèges de fumées, banderoles s'effilant dans le ciel avant d'avoir parlé, vil-  
lage fortifié fourmillant de paysans, de mécréants, femme se dévêtant devant  
l'écorce des arbres. Mémoire, la forêt se rapproche, œil, elle s'éloigne. Mon  
bras est souffle qui sort de terre et frôle son épaule. Savait-elle que celui qui  
marche en forêt est arbre dressé et celui qui s'en retourne arbre arraché ?

Aujourd'hui est chape  
d'un temps révolu  
monstre marin avide de mon sang

Sur la terre ferme  
je déplie mes continents

Au corps qu'on enterre  
je porte la lumière  
non le jour

Le temps est poussière  
où s'enfonce l'aiguille du corps

Le soleil est ablution céleste  
d'une prière sans autel

Jour et nuit  
je poursuis l'aiguille du Nord

Pas de pont  
Seule l'ombre clouée  
d'une forêt couchée

Pas d'issue  
Seul un toit  
entre deux cimes

L'éternité est otage  
prière d'un dieu arabe  
sur la terre ancienne  
Celle où peuples et Histoire  
sont herbe ruminée par les gouvernants

J'ai laissé une lignée inscrite  
pour une lignée proscrite

J'ai pris des pieds nus  
pour poursuivre la marche

Mon cou  
dans le carcan  
est peuplier

Le temps est un géant  
qu'un trou peut emplir

L'autre est passager  
qui m'emprisonne  
déchaîne en moi  
les captifs de sa nuit

Près de toi  
cuivre  
est l'ombre du papier

La voix  
qui m'emmure d'argile  
n'est pas encore muraille

Que sont ces étoiles noires dans la nuit des corps ?  
Étoffe lumineuse, violette qu'on ramasse ?

Le phare aveugle conserve le secret de la distance qui ne se cicatrise plus.  
L'aube porte en elle son village et nourrit le trajet. Une femme, dégrafant  
la nuit de l'épaule d'un guerrier et lançant, en son miroir, des oiseaux en  
éternelle migration, se vêt des cils d'un temps en flammes et, comme un  
lac, se dresse dans l'ombre.

La distance est l'otage que je trouve à mon retour, mes valises déposées.  
Le mystère créateur n'a plus la carte des vivants. Peuples et falaises, tous  
ne m'ont laissé que leur matin et leur linceul. Empereurs et religions  
hantent la ville interdite. La mer orientale infiltre pirates, marchandises,  
pyramides enchaînées, caravanes de nuages, de puits et de mausolées. Les  
ruines, dessinant les trajectoires, s'effondrent dans l'aube qui dort dans  
l'antre de l'alphabet.

Je descends d'une montagne où, même mort, je puis me relever.